

CINQ ANS ONT PASSÉ depuis ce 26 avril 1986 où le réacteur en feu d'une centrale nucléaire située à 90 kilomètres de Kiev a craché son panache radioactif.

Ce qui frappe, quand on arrive à Tchernobyl, après avoir franchi les deux contrôles placés au 30^e et au 10^e kilomètres, c'est l'intense activité qui règne dans les rues. Bien sûr, la ville est désormais inhabitée, mais dans la journée des travailleurs vont et viennent sans relâche. Ils sont là pour achever de décontaminer la zone, et pour raser au bulldozer les maisons jugées trop dangereuses. Plus près encore, à 2 kilomètres de la centrale, la ville de Pripjet où logeaient les employés et leur famille est, elle, totalement déserte. C'est une ville fantôme, hors du temps, dans laquelle on n'entend plus que le bruit du vent s'engouffrant entre les immeubles déserts. Les rues sont maintenant lar-



Tchernobyl

5 ANS D'APRÈS

Malgré d'énormes travaux, le site et ses alentours resteront dangereux pendant des années, tandis que les conséquences médicales semblent mésestimées.

gement envahies par les herbes folles, et la grande roue de son parc d'attractions s'est arrêtée de tourner pour toujours.

Un périmètre de 30 kilomètres autour de la centrale est toujours zone interdite depuis 1986. Dérisoire frontière quand on sait que le nuage radioactif a déversé ses poussières bien au-delà de cette limite arbitraire. Officiellement, le réacteur a rejeté 50 millions de curies dans l'atmosphère, mais, selon un expert soviétique, le réacteur accidenté en aurait libéré 120 fois plus... Les plus fortes retombées ont formé des taches radioactives (ce que les spécialistes appellent les « taches de léopard ») autour de la petite ville de Naroditchi, à l'ouest de Tchernobyl, et sur une bonne partie de la république voisine de Biélorussie. Du coup, de nouveaux villages totalisant 50 000 habitants, ont dû être évacués l'an dernier, quatre ans après la catastrophe. Leurs occupants vivaient sur des dépôts atteignant 300 curies au kilomètre carré !

La plupart des Soviétiques, et pas seulement la population locale, ont ainsi compris que l'acci-

dent de Tchernobyl a finalement été plus grave qu'on ne l'a dit à l'origine. De là est née, au sein des populations d'Ukraine et de Biélorussie, une véritable phobie du nucléaire, attisée par des mouvements écologistes de plus en plus violents. Personne n'a confiance dans les cartes publiées par les experts du ministère de l'Énergie. Au point que les autorités ont décidé de distribuer gratuitement 300 000 dosimètres individuels, pour que chacun puisse se rendre compte de la radioactivité réelle de l'endroit où il habite et des aliments qu'il achète. La crainte est telle que pour disposer du personnel médical dont elle a encore besoin dans la région de Tchernobyl, l'université de médecine de Kiev est obligée de réquisitionner les étudiants à la fin de leurs études.

Le gouvernement de la république d'Ukraine a décidé d'arrêter les travaux de construction de deux centrales pourtant presque achevées, à Khmel'niski et Zaporoujié. A Tchernobyl même, un cinquième réacteur, pourtant prêt à démarrer, ne sera jamais mis en service. Quant aux trois autres, ils seront arrêtés d'ici à 1995.



330 000 enfants des régions contaminées présenteraient des troubles de santé liés à la catastrophe.

Il y a pénurie d'énergie électrique en URSS mais on a tout de même préféré stopper la construction de nouvelles centrales, à Rostov, Gorki et Novgorod. Quelques centrales en fonctionnement ont même été arrêtées. Il y a donc un « syndrome » de Tchernobyl très net. Le personnel des centrales civiles réclame des hausses de salaires et a lancé un appel au Soviet suprême (parlement) de la fédération de Russie pour attirer l'attention sur sa situation vis-à-vis de la population. Les travailleurs du nucléaire sont en effet devenus des parias de la société : il est fréquent que la population les injurie ou les lapide à la sortie de leur travail.

Seuls les techniciens de Tchernobyl ne se font pas tirer l'oreille pour rester sur le site maudit. Il est vrai qu'ils bénéficient d'avantages particulièrement alléchants en URSS, tant sur le plan du logement que du salaire. Ils ont ainsi été relogés dans une ville nouvelle - Slavotitch - bâtie en un an à 45 km de Tchernobyl. Ils disposent là de pavillons individuels de 120 mètres carrés. Un véritable privilège. Seul problème : les techno-



Le trajet supposé du nuage radioactif pendant les 5 jours qui ont suivi l'accident.

Tchernobyl 5 ANS APRÈS

crates qui ont choisi l'endroit ont fait construire la ville sur une zone qui présente encore une radioactivité appréciable. Quant aux salaires, ils ont d'abord été quintuplés la première année, puis simplement doublés quand les risques sont devenus moins grands. Il n'en reste pas moins que le personnel travaille en fait à mi-temps, quinze jours de travail alternant avec quinze jours de repos, ce qui lui permet de limiter le cumul des doses radioactives.

Il faut d'ailleurs avoir le moral pour continuer à se rendre sur le site de la centrale, qui ressemble à un vaste chantier de démolition. Des pylones, des tôles rouillées, et d'énormes tuyaux gisent pêle-mêle tout autour des bâtiments décrépits qui sont restés debout. Ça et là, de petits monticules de terre glaise dissimulent à peine les véhicules et les matériaux les plus radioactifs, enterrés à la hâte pour parer au plus pressé. Il ne fait pas bon s'éterniser là et, pour réduire les risques, il faut changer de véhicule trois fois entre l'entrée de la ville et la centrale, afin de ne pas « exporter » de particules radioactives. Les ouvriers de la centrale doivent aussi changer plusieurs fois de vêtements entre leur domicile et leur poste de travail. Les visiteurs d'un instant, comme nous, doivent enfiler une combinaison blanche et des surbottes, afin de n'avoir aucun contact avec l'extérieur.

Par un long couloir vitré, nous avons été conduits vers ce qui était la salle des machines du

réacteur n°4, celui qui explosa il y a cinq ans. « Surtout, ne touchez ni les murs, ni le sol », nous recommande-t-on. Le couloir se termine soudain par un mur peint en jaune, contre lequel l'ingénieur qui nous sert de guide plaque son dosimètre. Immédiatement, l'aiguille fait un bond vers la droite.

« Nous ne pouvons pas rester ici plus de quelques minutes, précise-t-il. Au-delà, ce serait dangereux. Dans ce laps de temps votre organisme va recevoir 20 rems, l'équivalent de 5 ou 6 années passées dans une centrale nucléaire en fonctionnement normal... »

Sur le mur, il y a un nom gravé dans une plaque de marbre. Un bouquet de fleurs est posé dans un vase installé à même le sol. C'est la tombe symbolique du seul ouvrier qui soit resté prisonnier du bâtiment après l'explosion du réacteur. Deux de ses camarades ont trouvé la mort en tentant de retrouver son corps parmi les décombres irradiés.

Le facteur humain en accusation

Le cœur du réacteur, du moins ce qu'il en reste, n'est plus aujourd'hui qu'un magma informe, mélange d'uranium, de graphite, de fer et de béton. Il a coulé dans plusieurs directions pour dessiner, vaguement, le pied d'un éléphant. Mais les spécialistes commencent à se demander ce qu'ils vont faire de ces 4 tonnes de magma hautement radioactif. Bien que le sarcophage puisse théoriquement garder toute son étanchéité pendant encore 25 ans, son avenir reste un problème. Deux solutions sont envisagées : le renforcer purement et simplement par une bâtisse capable de l'isoler durablement pour les siècles à venir, ou le démanteler pour récupérer ce qui reste du cœur afin de l'enfouir ailleurs, dans un endroit sûr et inaccessible. La seconde solution a la préférence de la population et des responsables, mais elle est techniquement beaucoup plus difficile à réaliser.

Six erreurs humaines graves ont été recensées par les experts, soviétiques et occidentaux, qui ont décortiqué l'accident : un non-respect de la procédure d'essai, deux violations des consignes permanentes et trois suppressions volontaires des protections automatiques du réacteur. Si une seule de ces erreurs n'avait pas été commise, l'accident aurait été évité. Il y a aussi des causes plus profondes, qui mettent en cause la technologie même des Soviétiques, ainsi que le manque de formation des équipes.

Si le bilan est aujourd'hui à peu près établi sur le plan technique, la plus grande incertitude subsiste sur le plan humain. Au total, estime Sergueï Kovalenko, président de l'association ukrainienne « Les enfants de Tchernobyl », 380 000 enfants évacués des régions contaminées présentent des troubles de santé consécutifs à la catastrophe.

En Biélorussie, république elle aussi sinistrée, on a volé l'an dernier deux des disques magnétiques sur lesquels étaient enregistrés les dossiers médicaux de 670 000 personnes vivant dans les régions irradiées, ce qui est une perte irréparable pour le suivi médical de celles-ci. Pour la popula-



Une feuille d'arbre modifiée par l'irradiation.



tion, il s'agit d'un acte de sabotage, et nombreux sont ceux qui accusent le pouvoir central de vouloir maintenir le secret sur les conséquences de l'accident, qui n'a fait officiellement que 32 morts. « Beaucoup d'autres personnes, reconnaît l'actuel directeur de la centrale, ont reçu des doses importantes. Plus le temps passe, toutefois, et plus les décès enregistrés

chez ceux qui travaillaient à la centrale ou vivaient à proximité sont dus à d'autres causes (infarctus, ulcères). Nous examinons chaque cas afin de déterminer si c'est une conséquence directe de Tchernobyl. S'il y a un doute, le cas est comptabilisé comme étant lié à l'accident. Nous avons eu à examiner 500 personnes, dont 20 sont manifestement mortes des suites de leur irradiation. » Ce qui porterait à 52 les décès directement liés à la catastrophe.

Mais pas moins de 650 000 personnes ont participé à la décontamination de la centrale et de ses environs, enterrant des forêts entières de conifères roussis, rasant des dizaines de villages, et déplaçant des milliers de mètres cubes de terre. Ces « volontaires » étaient en majorité des soldats, aujourd'hui dispersés, et comme aucun recensement de ces hommes n'a été effectué, il sera bien difficile d'assurer un suivi médical.

La pénurie favorise la contamination

Par ailleurs, aux radiations extérieures s'ajoutent celles libérées par les nucléotides contenus dans la nourriture. Certaines régions d'Ukraine sont contaminées par des éléments radioactifs capables de libérer leur rayonnement nocif pendant plus de trente ans. On interdit bien aux enfants de boire du lait, mais on ne se préoccupe pas de la provenance des pommes de terre, des choux ou de la viande car on s'estime heureux, en cette période de pénurie, d'en trouver dans les magasins. Le ministère ukrainien de la Santé doit cependant créer un comité d'hygiène qui n'autorisera à la consommation que les produits dont l'irradiation ne dépasse pas les normes internationales, huit fois plus contraignantes que celles actuellement en vigueur.

La population ukrainienne redoute l'augmentation des cas de cancers, de leucémies et des malformations génétiques. Mais comment prouver que ces terribles maux, quand ils surviennent, sont bien des suites de l'accident nucléaire ? Seules de grandes études épidémiologiques pourraient apporter la réponse, mais ce travail exige de grands moyens financiers, un matériel performant et la mobilisation de scientifiques compétents et indépendants du pouvoir. Aucune de ces conditions n'est actuellement remplie.

PAR PIERRE KOLHER

L'ACCIDENT HEURE PAR HEURE

VENDREDI 25 AVRIL 1986

1 h. Début d'un essai programmé sur un turbo-alternateur.

23 h 10. L'opérateur fait une erreur de manipulation, et le contrôle du réacteur est perdu, sans que personne ne s'en rende compte.

SAMEDI 26 AVRIL

1 h 15. Devant la difficulté de maintenir la pression voulue, l'opérateur bloque les signaux d'arrêt d'urgence, violant les règles de sécurité.

1 h 23 min 40 s. Le ralentissement du débit dans le cœur entraîne rapidement une augmentation de la puissance. Le chef opérateur donne l'ordre d'insertion rapide des barres de contrôle mais il est trop tard. Cette brutale production d'énergie (que les spécialistes appellent une « excursion de puissance ») entraîne la destruction du combustible nucléaire. Mis en contact avec l'eau qui l'entoure il provoque une explosion de vapeur qui soulève la dalle de béton (1 000 tonnes) située au-dessus du réacteur.

1 h 23 min 50 s. Une deuxième explosion se produit et des fragments du réacteur sont projetés sur les toits des bâtiments environnants, allumant aussitôt une trentaine d'incendies.

1 h 27. Les pompiers attachés à la centrale interviennent, bientôt rejoints par ceux de Pripiet et de Kiev. Parmi eux il y aura de nombreux irradiés.

2 h 10. Tout danger d'extension du sinistre au reste de la centrale est écarté.

2 h 15. Les autorités décident de boucler la région dans un périmètre de 15 km. Les techniciens de la centrale sont évacués.

DIMANCHE 27 AVRIL

1 h. Les autres réacteurs de la centrale sont à leur tour arrêtés. Des autobus réquisitionnés dans toutes les villes d'Ukraine se dirigent vers le bourg de Tchernobyl, qui se trouve à 18 km de la centrale.

14 h. L'évacuation commence. 40 000 personnes prennent place dans 1 100 autobus qui forment une colonne de 27 km de long. Les premiers contrôles médicaux sont effectués. Les autorités locales étendent le périmètre de sécurité à 30 km.

17 h. Des hélicoptères commencent à ensevelir le réacteur sinistré sous du sable et du plomb. Au total, quelque 5 000 tonnes de matériaux filtrants seront déversés pour limiter le relâchement des produits de fission. Mais une quantité considérable de poussières radioactives, entraînées par le vent, ont commencé à tracer un long panache invisible à travers l'Europe.

LUNDI 28 AVRIL

9 h 30. Les détecteurs de la centrale suédoise de Forsmark, sur la Baltique, enregistrent une hausse notable de la radioactivité, dix fois supérieure à la normale. La direction envisage d'arrêter le réacteur et d'évacuer les employés, mais entre-temps les experts ont localisé l'origine de cette radioactivité.

21 h. L'agence Tass diffuse enfin un communiqué faisant état d'un accident survenu à la centrale nucléaire de Tchernobyl. Les photographies des satellites américains et français montrent qu'il y a eu explosion, et que la partie supérieure du réacteur est à ciel ouvert.